

L'aventure d'un Français en Alberta au début du XX^e siècle

Marguerite Sauriol

Numéro 83, automne 2005

Scandales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

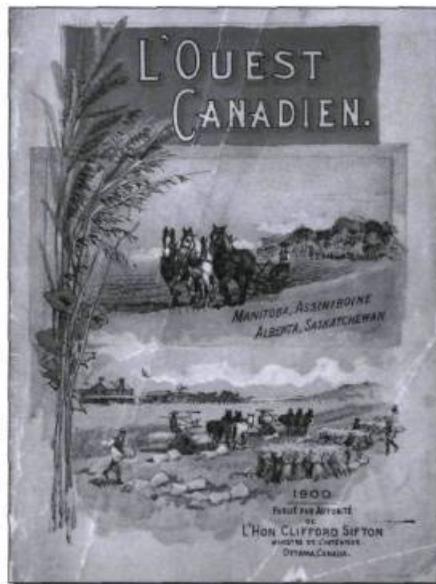
Sauriol, M. (2005). L'aventure d'un Français en Alberta au début du XX^e siècle. *Cap-aux-Diamants*, (83), 40–40.

L'aventure d'un Français en Alberta au début du XX^e siècle

Originaire de Salaise-sur-Sanne, dans l'Isère, dans le Sud-Est de la France, Pierre Gilibert a 24 ans lorsqu'il arrive au Canada, en 1905. Il s'établit sur une terre qui lui a été concédée près de Red Deer et de Lacombe, en Alberta. Le motif de ce voyage est la mise sur pied d'une association de colons français qui exploiteraient des terres offertes gratuitement par le gouvernement canadien. Depuis déjà plusieurs décennies, celui-ci encourage la colonisation de l'Ouest canadien en y offrant des terres. Les colons doivent y demeurer trois ans et au terme de cette période, ils en deviennent les propriétaires s'ils le désirent. Attiré par cette occasion d'investissement, Gilibert décide de tenter l'aventure avec d'autres Français. Il prévoit s'installer quelques années sur une de ces terres, la revendre à un bon prix, puis revenir en France. Gilibert appartient à ce flot d'individus qui viennent séjourner dans les Amériques au tournant du XX^e siècle, s'enrichir, pour ensuite retourner en Europe, le portefeuille bien garni.

Pour l'immigrant, l'adaptation en sol étranger peut se révéler une expérience relativement éprouvante sur le plan affectif. La correspondance devient alors le seul moyen de communiquer et de maintenir les relations avec les proches vivant outre-mer. Elle s'avère, par ailleurs, une intéressante source d'information pour étudier le phénomène migratoire. À travers la correspondance de Gilibert, maintenue avec sa famille en France, nous découvrons l'expérience personnelle de cet homme. Elle permet de retracer l'itinéraire emprunté par le voyageur pour se rendre à destination, de connaître son environnement, mais également de percevoir l'aspect émotif de cette entreprise, celle d'un immigrant français au pays, au début du XX^e siècle.

Le samedi 15 avril 1905 marque le début de la grande aventure de Gilibert. Il quitte Dijon, se rend à Paris en train, en compagnie d'un cousin, puis rencontre ses compagnons de colonisation. Cette association se compose au total d'une quinzaine de personnes. Gilibert raconte son trajet vers l'Angleterre, où s'amorcera du port de Liverpool la traversée vers le Canada, puis le trajet en mer, à bord du *Dominion*, le navire qui les conduit à Montréal. La traversée prend finalement quinze jours en raison de l'agitation des vagues, d'une



Brochure de promotion de l'Ouest canadien, en 1900. Archives du Musée Glenbow (Calgary), 971.2 C212 Pam.

tempête, puis des icebergs venant du Nord, qui les ont retardés. Le navire arrive finalement, le 5 mai, à Montréal.

Le voyageur livre fréquemment ses observations sur son environnement et ses impressions, notamment à l'égard des habitants du pays. Ainsi, à son arrivée à Montréal, il trouve les gens chaleureux, mais leur accent plutôt vieillot, «c'est-à-dire le langage français du XVII^e siècle». Au bout d'un périple de cinq jours, en train, le groupe parvient à Red Deer. Les hommes s'y procurent deux chevaux de prairie, une charrette et une tente, puis ils prennent la route, à la recherche de leurs terres, tandis que les femmes demeurent dans une petite maison louée en ville. Les terres choisies sont situées dans la plaine, à environ 150 kilomètres à l'est de Red Deer, près de la rivière Bataille (Battle River). Les nouveaux colons obtiennent au total 260 hectares (environ 640 acres), qu'ils se partagent en lot de 65 hectares (160 acres) chacun. Rapidement, ils entreprennent la construction de leur maison et la mise en culture de leurs terres.

Gilibert est un témoin du développement de l'Ouest. La rapidité des installations et des constructions avoisinantes l'impressionne, notamment la progression de la voie ferrée qui passera bientôt près de sa terre, ce qui signifie l'établissement d'un bureau de poste à proximité. En effet, bien

qu'à un certain moment il déplore la lenteur du système postal, dont le bureau de poste le plus près se trouve à Red Willow, soit à 40 kilomètres, un an plus tard, il confirme que le bureau est maintenant situé à douze kilomètres de ses terres. Les observations au sujet du développement de son voisinage sont fréquentes et attestent bien l'effervescence et l'évolution de la région.

À travers les lettres de Gilibert, nous découvrons également le mode de vie rural, en ce début de siècle, et la façon dont il s'est adapté à ce nouveau milieu, au travail sur la ferme, au climat et à l'environnement physique. Il modifie ses tenues vestimentaires et son alimentation en fonction des conditions du pays. Il raconte avec enthousiasme, parfois humour, ses découvertes, ses rencontres avec les gens de la région, dont des Canadiens français, et avec émotion les épreuves traversées et son appréciation pour la nature du pays. Pourtant, il ressent de la solitude et de l'isolement, et c'est ce que révèlent certaines de ses correspondances.

Les états d'âme de Gilibert sont exprimés, à l'occasion sur papier, et c'est particulièrement dans ces moments-là que la missive joue un rôle fondamental, en apportant réconfort et soutien moral. Plusieurs lettres sont empreintes de nostalgie, en particulier celles adressées à sa mère, pour laquelle Gilibert démontre beaucoup d'affection. C'est d'ailleurs auprès d'elle qu'il s'informe de sa fiancée, Anne-Marie, demeurée en France, et qu'il anticipe avec espoir le retour dans son pays. Dans le but de maintenir les communications avec ses proches, il parcourait ainsi des dizaines de kilomètres afin de cueillir son courrier ou de déposer ses lettres à la poste. Quitter sa famille pouvait se révéler une épreuve difficile, mais la correspondance permettait en quelque sorte d'apprivoiser le vide et de remonter le moral.

La correspondance de Gilibert représente le cheminement personnel et le modeste témoignage d'un immigrant français au Canada, venu et reparti de l'Alberta, au début du XX^e siècle.

Épilogue

Pierre Gilibert est certainement demeuré au Canada plus longtemps qu'il avait prévu, ses objectifs d'investissements s'étant modifiés en cours de route. En 1929, miné par la maladie, il retourne définitivement en France pour s'installer, semble-t-il, dans son village natal, Salaise-sur-Sanne. Il y meurt deux ans plus tard, à l'âge de 50 ans. Soixante ans après, sa petite-fille refait l'itinéraire de son père, cherchant à comprendre le parcours de son ancêtre. ♦

Marguerite Sauriol